

AS DE LA PANZERWAFFE

BARKMANN

ERNST



Ernst Barkmann ou la vie extraordinaire d'un gamin engagé au sein de la « Das Reich » en 1936.

Sous-officier, il ne rejoindra le Panzer-Regiment de sa division que sur le tard, à l'hiver 1942-43. Son baptême du feu de tankiste, il le vivra en combattant les T-34 de Staline à bord d'un Panzer III lang. Il s'agira alors pour lui d'une révélation car, de cette époque jusqu'à la fin de la guerre, il se dévoilera comme l'un des plus brillants chefs de char de sa génération. Alliant un réel sens de la tactique à une détermination sans faille, Barkmann et son Panther deviendront vite de redoutables prédateurs pour leurs adversaires.

Comme tous les articles que nous publions, celui que vous vous apprêtez à lire a bien évidemment été réalisé à partir de documents d'archive, dont des compte-rendus de combats rédigés par Barkmann lui-même ou bien ses supérieurs hiérarchiques.

Cependant, au fur et à mesure de mes recherches, j'ai éprouvé la nécessité de recouper ces textes vieux de soixante ans avec des sources américaines, dont des « After Action Reports » écrits par des « victimes » de Barkmann. Pourquoi ? Parce que certains passages des aventures de notre homme étaient tout bonnement incroyables. Et pourtant, ce que vous allez découvrir n'est que la réalité... Mais quelle réalité ! Il est temps d'embarquer à bord du Panzer de Barkmann et, avec lui, de vivre une guerre faite de ruse, d'audace et de bravoure en Normandie puis dans les Ardennes !

Accrochez-vous, ça va secouer !

Yannis Kadari

Fils d'un exploitant agricole, Ernst Barkmann voit le jour en août 1919, à Kisdorf, dans le Schleswig-Holstein. Ernst laisse à ses camarades d'école le souvenir d'un élève discret, parfois taciturne, mais assidu. Adolescent, il est contraint de mettre un terme à ses études pour aider son père à la ferme. Une situation qui chaque jour passant l'éloigne un peu plus de ses rêves de jeune homme avide d'aventures. Déterminé, ce qui sera d'ailleurs l'un de ses principaux traits de caractère tout au long de sa carrière militaire, Ernst décide de prendre son existence en main et de rejoindre la nouvelle élite du régime national-socialiste, la SS.

DE RADOLFSZELL À SAINT-LÔ

En avril 1936, il se porte volontaire pour rejoindre la *SS-Standarte* « Germania ». Admis au sein de ce qui deviendra plus tard la *Waffen-SS*, il est versé dans l'un des bataillons du régiment encaserné à Radolfszell. Le baptême du feu de Barkmann a lieu durant la campagne de Pologne, au cours de laquelle il sert comme mitrailleur à la *9. Kompanie* du « Germania ». Blessé, il retrouve son unité juste à temps pour participer à « Barbarossa ». À nouveau touché à l'automne 1941, il est évacué vers le *Reich*, le temps de sa convalescence. À l'hiver 1941-42, on le retrouve aux Pays-Bas, où il est instructeur auprès de Néerlandais s'étant portés volontaires pour rejoindre la *Waffen-SS* ; un « emploi » qui ne correspond guère à ses envies de baroud. Ernst fait des pieds et des mains pour retourner sur l'*Ostfront*. Sa demande pour rejoindre les *Panzertruppen* de la *Waffen-SS* est entendue au début du printemps 1942. Après une formation tactique et technique de plusieurs mois, Barkmann rejoint le *SS-Panzer-Regiment 2*, le régiment de chars de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich ». Il sert comme canonnier à bord du blindé du chef de la *2. Panzer-Kompanie* avant de devenir à son tour chef de char (*Bordführer*) sur un *Panzer III lang*. C'est sur

cet engin que, début 1943, il affronte les T-34 soviétiques dans les secteurs de Kharkov et Bielgorod part des températures quasi-polaires. Au cours de ces opérations – offensives qui d'ailleurs constituent des chefs d'œuvre de stratégie « signés » Erich von Manstein – il est remarqué par ses supérieurs comme par ses camarades pour ses qualités guerrières. Ses capacités de prise de décisions rapides doublées d'un réel sens de la tactique en font l'un des plus brillants éléments de son unité. Jour après jour, la liste de ses victimes s'allonge. Ce n'est donc pas par hasard que, au second semestre 1943, notre homme se voit confier le commandement de l'un des tout nouveaux Panther versés au *SS-Panzer-Regiment 2*. Parallèlement, promotions et décorations se succèdent pour Barkmann.

Dans les premiers jours de juin 1944, alors que les Alliés prennent pied sur les plages normandes, Ernst Barkmann et ses camarades de la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » sont au repos en France, au cœur du Sud-Ouest, près de Montauban. La suite, nous ne la connaissons malheureusement que trop bien, avec la montée en ligne de la division du *SS-Gruppenführer* Heinz Lammerding vers le secteur américain de Saint-Lô et les effroyables massacres d'Oradour-sur-Glane et de Tulle perpétrés par les *Waffen-SS*. Pour Barkmann, lié ni de près ni de loin à ces crimes de guerre, l'actualité consiste surtout à stopper la poussée des *9^e* et *30^e* *Infantry Divisions* appuyées par les chars de la *3rd Armored Division*. Des éléments de pointe américains sont en effet parvenus à franchir le canal Vire-Taute en empruntant le pont de Saint-Fromond, ce qui inquiète le commandement allemand. Le 8 juillet, bien que la division soit parvenue en Normandie de manière éparse, une *Gepanzerte Kampfgruppe* de la « Das Reich » formée à la va-vite reçoit l'ordre de contre-attaquer pour ralentir l'ennemi. Pour la première fois de sa carrière, Ernst Barkmann, désormais affecté à la *4. Kompanie* [Son Panther porte le numéro tactique « 424 » – NdIA], est

Russie centrale, fin de l'été 1943 : Cette photo de qualité très moyenne montre le Panther « 401 » (pas celui que Barkmann utilisera dans les Ardennes à la fin 1944), machine appartenant au *SS-Panzer-Regiment 2*, le régiment de chars de la « Das Reich ». À cette époque, Barkmann, que l'on voit assis au centre du cliché, est encore canonnier. Il sert sous les ordres d'Alfred Hargesheimer, son *Bordführer* et chef de la *4. Panzer-Kompanie*. Auparavant, Ernst a commandé un *Panzer III lang* lors de l'offensive « Manstein » sur Kharkov. Bientôt, il touchera son propre Panther *Ausf. D*, le « 221 », avec lequel il se battra en Russie jusqu'au rapatriement de la division dans le sud-ouest de la France. Entre les mains de Barkmann, le Panther deviendra bien vite « l'arme fatale » !

Coll. Y. Kadari





engagé contre des blindés américains. Qu'à cela ne tienne, il en faut plus pour inquiéter un homme qui compte déjà à son palmarès une cinquantaine de chars russes détruits ! Le jour même, le premier Sherman d'une longue série vient s'ajouter au tableau de chasse de l'Allemand.

Avec ce premier accrochage, au-delà des caractéristiques techniques différenciant les M4 des T-34 et des autres chars soviétiques, Barkmann prend conscience de la singularité des combats de blindés en Normandie. Ce qui l'attend a en effet peu de choses en commun avec ce qu'il a déjà eu à vivre dans les steppes russes et ukrainiennes. Du fait de la géographie si particulière du pays normand et de son bocage, il est quasiment impossible de déborder l'adversaire pour l'engager de flanc ou, encore mieux, par l'arrière. Les compagnies sont disséminées le long de la ligne de contact. Les *Panzer* opèrent par petits groupes, voire individuellement comme ce sera souvent le cas pour Barkmann. À l'inverse de l'*Ostfront* où il est courant d'ouvrir le feu à mille mètres et plus, les distances d'engagement sont ici très courtes : quatre cents mètres, parfois moins. Du fait de ces compartiments de terrain réduits, l'élongation de tir du canon 7,5cm KwK 42 L/70 du Panther ne représente pas un avantage décisif face aux 75mm et 76,2mm des chars américains. En résumant la chose de manière cavalière, ce sera le premier qui ouvrira le feu qui l'emportera. Ernst Barkmann apprend aussi à composer avec les tirs de barrage particulièrement violents déclenchés, pour un oui comme pour un non, par l'artillerie ennemie ; sans oublier les chasseurs-bombardiers P-47 et Typhoon, les *Jabos* comme les surnomment les *Landser*, qui rodent en permanence dans les cieux. Et puis, enfin, il y a le profil psychologique de l'ennemi, sa « personnalité » en quelque sorte. Si les tankistes soviétiques sont capables de prendre un maximum de risques pour forcer la décision ou faire sauter un verrou antichar, cela ne semble pas être le cas des Américains qui préfèrent se replier, laissant à l'artillerie ou à l'aviation le soin de « ramollir » leurs cibles. *A priori*, il semble plus aisé d'intimider les Alliés occidentaux que les Russes, dont la ténacité est loin de se démentir en cet été 1944. Ces données, nouvelles pour lui comme pour nombre de ses camarades, Barkmann les assimile très vite, développant une tactique adaptée à la situation. Il choisit de « chasser » à l'affût, de s'embusquer en positionnant son Panther à couvert, à l'orée d'un bois, derrière une haie, un muret ou encore sous un bosquet. Camouflé à l'aide de branchages frais, immobile, silencieux, le « fauve » peut ainsi passer des heures à guetter les débouchés depuis lesquels des chars adverses pourraient faire leur apparition. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à plusieurs reprises, la patience de Barkmann sera récompensée !

L'ÉPOPÉE NORMANDE DU PANTHER «424 »

C'est ainsi que, dans la matinée du 12 juillet, deux chars américains supplémentaires sont réduits à l'état de ferraille par les perforants de son Panther. Un troisième Sherman, cherchant à manœuvrer pour s'enfuir, est immobilisé en pleine course. L'équipage en gicle *in extremis*. Quelques secondes plus tard, le M4 prend feu et explose. Pris sous un déluge d'obus expédiés par les artilleurs ennemis, le Panther décroche en se faufilant par des chemins creux. Le lendemain, la 4. *Panzer-Kompanie* est à nouveau engagée au feu. Fidèle à ses nouvelles habitudes normandes, Barkmann prend position dans un repli du terrain, mettant son engin à défilement de tourelle, à l'extrême limite des



positions tenues par la « Das Reich ». Si les *GI's* attaquent, le char sera aux premières loges pour les recevoir. Quelques branches d'arbres glanées dans un sous-bois sont disposées sur le *Panzer* afin de le rendre invisible aux chars ennemis et de le soustraire à la curiosité malsaine des *Jabos*. Dans une logique similaire, l'équipage prend le soin d'effacer les traces laissées par les chenilles dans les champs des alentours. À la guerre, un rien peut trahir une position et avoir des répercussions tragiques... L'attente débute. Une fois de plus, elle sera payante. Bientôt, six Sherman de la 3rd *Armored Division* apparaissent à quelques centaines de mètres. Quittant une zone boisée, progressant en ordre de bataille, les chars de la « Spearhead » avancent à allure réduite. Ils n'ont pas d'escorte de fantassins. La chaleur estivale est telle que les équipages ont laissé leurs volets blindés ouverts. Suspicious, les tankistes américains fouillent à distance le moindre bosquet susceptible d'abriter un canon antichar ou un *Panzer* en faisant pivoter leurs tourelles en tous sens. Tapi dans sa tanière, le chef de char du Panther suit les évolutions ennemies depuis son tourelleau. À bord du char allemand, la concentration de l'équipage est à son paroxysme, d'autant qu'Ernst Barkmann a décidé de laisser s'approcher ses proies à quatre cents mètres avant de les engager. Six cents mètres, le 7,5cm KwK 42 L/70 du Panther s'aligne sur le char de tête US. Cinq cent cinquante mètres, le chargeur engage un perforant dans la chambre du

Ernst Barkmann au sommet de sa carrière de chef de char. L'Allemand passera quasiment tout le temps de la guerre au sein de la « Das Reich », unité au sein de laquelle il s'était engagé en 1936, à l'âge de seize ans.

Coll. Y. Kadari

Panzerkampfwagen V Ausf. D « 221 »
 2./1. SS-Panzer-Abteilung
 2. SS-Panzer-Regiment « Das Reich »
 2. SS-Panzer-Grenadiere-Division « Das Reich »
 Ukraine, 1943.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006.

7,5cm tandis que le canonier est déjà rivé à sa lunette de tir. Cinq cents mètres, les Sherman obliquent légèrement sur leur droite, offrant ainsi leurs flancs au prédateur allemand. Quatre cent cinquante mètres, l'ordre de tir est désormais imminent, chacun retient son souffle. Le Panther n'a toujours pas été repéré. Les rugissements des moteurs et les cliquetis des chenilles américaines vont *crescendo* ; on entend même les chefs de char ennemis s'interpeller les uns les autres en hurlant. Quatre cents mètres, « *Feuer* » ! Dans un bruit assourdissant, un obus filant à plus de mille mètres/seconde quitte le tube du Panther pour frapper sa cible de plein fouet. Il se loge dans le compartiment moteur. Les coups de départ et d'arrivée n'ont fait qu'un tant la distance d'engagement était faible. Le Sherman est immédiatement enveloppé par une fumée noirâtre qui monte vers le ciel en épaisses volutes. Un de moins ! Les congénères de la malheureuse victime sont incapables de repérer l'endroit depuis lequel le projectile mortel a été tiré. Les volets blindés des Américains se referment, les engins accélèrent. Mais, déjà, Barkmann et ses hommes ont choisi une nouvelle cible. *Bis repetita placent*, un

second char est détruit. Les Sherman décrochent dans la précipitation. Malgré son âge, l'Allemand est un combattant expérimenté ayant des dizaines d'engagements à son actif. Il sait qu'à son tour, il doit déguerpir du champ de bataille sans plus tarder car, d'ici à une poignée de minutes, les tankistes adverses auront transmis à leur artillerie divisionnaire les coordonnées précises de la zone des combats et que, très vite, ce périmètre sera noyé sous un orage d'acier. Sans oublier que les carcasses en flammes ont une fâcheuse propension à attirer ces « fichus » chasseurs-bombardiers alliés : des machines contre lesquelles un char ne peut guère lutter autrement qu'en fuyant jusqu'au couvert le plus proche... Et encore ! Le *Panzer* de quarante-cinq tonnes manœuvre puis se met en mouvement pour s'extraire de sa position afin de rejoindre les lignes de la « Das Reich ». Déjà, les artilleurs adverses commencent à arroser le secteur. Embusqués au bord d'un chemin creux, des *Panzer-Grenadiere* du « Der Führer », l'un des régiments d'infanterie mécanisée de la division, viennent au devant de la machine de Barkmann pour l'interpeller : des soldats américains se seraient infiltrés dans un

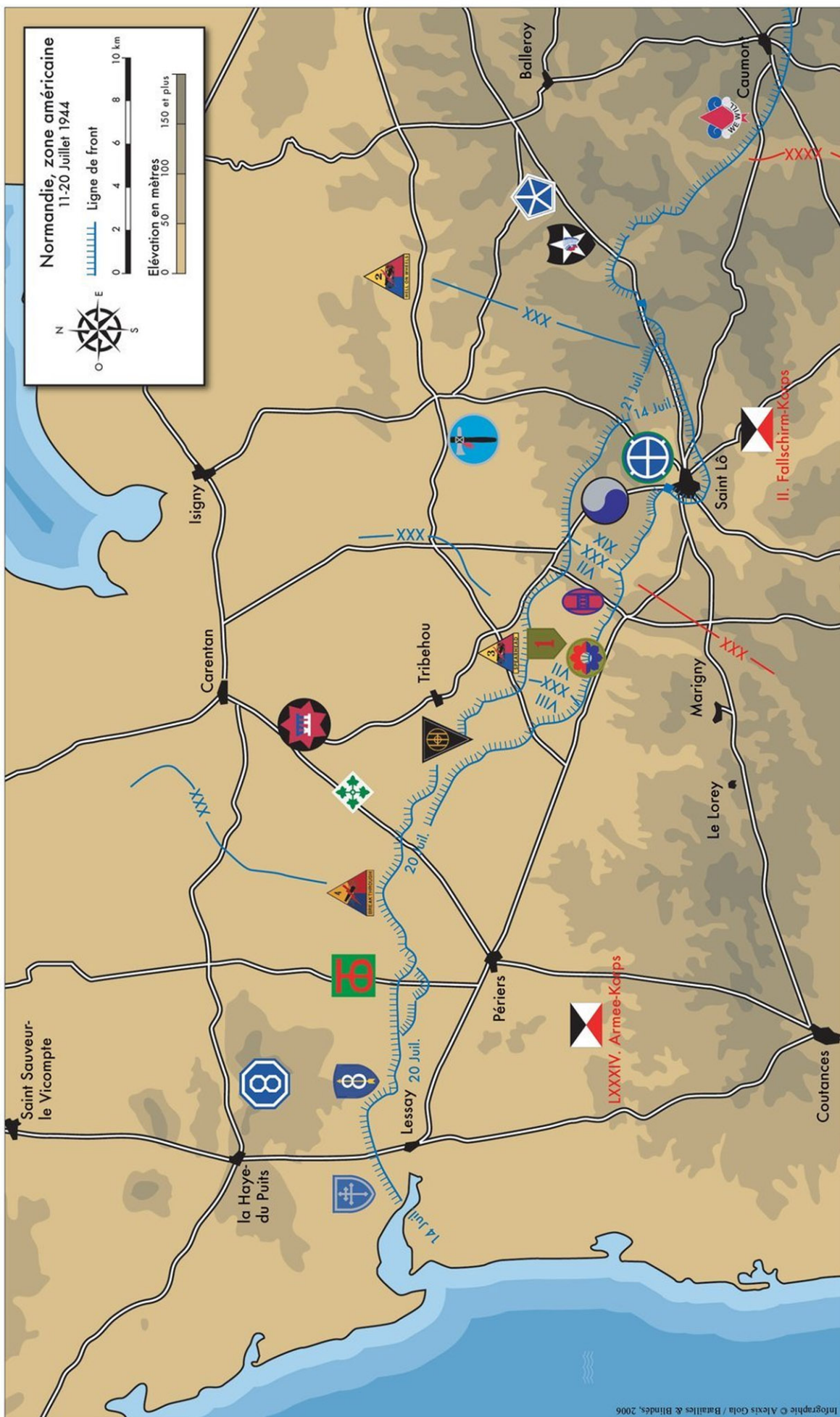
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006.



Panzerkampfwagen V Ausf. A « 424 »
 4./1. SS-Panzer-Abteilung
 2. SS-Panzer-Regiment « Das Reich »
 2. SS-Panzer-Division « Das Reich »
 Normandie, 1944.



- | | | | | | | | | | |
|--|-----------------|--|--------------------|--|-------------------|--|--------------------|--|--------------------|
| | 8th army corps | | 4th infantry div. | | 2nd armored div. | | 30th infantry div. | | 5th infantry div. |
| | 7th army corps | | 83rd infantry div. | | 1st infantry div. | | 29th infantry div. | | 35th infantry div. |
| | 19th army corps | | 79th infantry div. | | 9th infantry div. | | 4th armored div. | | unités allemandes |
| | 5th army corps | | | | | | | | |





Nul n'échappe à la corvée d'approvisionnement en obus et en munitions, pas même le *Bordführer* (chef de char) d'un Panther ! À bord des chars, qu'ils soient alliés ou allemands, se développait rapidement une vie d'équipage avec ses règles propres, un peu comme sur les navires de guerre. Pour autant, au combat, chacun savait parfaitement bien ce qu'il avait à faire. Camaraderie et réflexes conditionnés, assortis de la « vista » du chef d'engin, étaient souvent la clef de la victoire sur l'ennemi ou, à défaut, celle de la survie !

Bundersarchiv

autre secteur et prendraient position un peu plus loin sur la route. « *Panzer Marsch !* », l'Allemand dérouté son char. Slalomant entre des arbres et des haies, le blindé s'enfonce dans un petit bois à la recherche de l'ennemi. Rapidement, Barkmann repère un semi-chenillé américain dont l'équipage est occupé à mettre en batterie une pièce antichar. Les *GIs* ignorent qu'ils sont désormais dans la ligne de visée du 7,5cm KwK 42 L/70 du « 424 ». L'obus explosif tiré par le canonier de Barkmann ne leur laisse aucune chance. Mais comme souvent à la guerre, en une fraction de seconde, le chasseur peut devenir chassé. Au moment où le Panther s'apprête à reprendre sa course, un perforant tiré depuis la droite du char vient s'écraser sur le mantelet de son canon. Si le projectile ne parvient pas à percer l'épaisse cuirasse du Panther, l'effet de concussion, lui, fait son œuvre. À bord, à défaut d'être réellement blessés, les *SS-Panzerschützen* sont abasourdis par le choc. Barkmann reprend ses esprits. Bientôt, ses ordres fusent sur l'Intercom. Quel est l'état du char ? Le moteur – calé du fait de l'impact – peut-il être redémarré ? Peut-on faire mouvement pour sortir de ce guépier avant d'avoir à encaisser un second projectile qui, cette fois, pourrait bien être fatal au « 424 » ? Les réponses à ces questions, le *Bordführer* n'a pas le temps de les obtenir car des flammèches provoquées par un court-circuit

électrique commencent déjà à lécher l'intérieur de la tourelle. Il faut évacuer ! Les membres d'équipage se ruent vers leurs trappes. Tous sortent du Panther ; tous, sauf le canonier. Évanoui, l'homme gît au fond de la tourelle, recroquevillé sous la culasse de son 7,5cm. D'ici peu de temps, il brûlera vif, à moins qu'auparavant, il ne se soit étouffé à cause des fumées toxiques... Ernst Barkmann s'élançait vers son blindé pour le secourir. Tandis qu'il grimpe à bord, il entend distinctement un nouveau coup de départ, une sorte de craquement sourd. Le bruit ressemble à un grondement de tonnerre. L'ennemi n'est donc pas très loin, mais où ? Précédé d'un sifflement strident, un second projectile frôle effectivement la tourelle du Panther avant de finir sa course dans un arbre qu'il décapite. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le tireur adverse vient de manquer sa cible alors que celle-ci est immobilisée, en perdition. Le chef de char hisse son canonier à l'extérieur du Panther. Malgré la fumée de plus en plus épaisse, l'incendie semble ne pas être très vigoureux. Il n'en faut pas plus à Barkmann pour décider d'essayer d'éteindre le feu avec les extincteurs du lot de bord. Tandis que l'équipage se mobilise pour venir à bout des flammes et que le canonier se remet, chacun s'attend à ce que le char soit achevé par l'ennemi... Mais rien ne vient, peut-être parce que les tankistes américains embusqués quelque part dans le bocage estiment que le « 424 » a eu son compte et qu'il ne mérite pas que l'on gâche un obus de plus pour faire un « *overkill* » [multiplication de coups au but sur un engin déjà détruit ou bien neutralisé – NdIA]. Les flammes sont maîtrisées. Mieux encore, les 700cv du moteur Maybach reprennent vie. Le Panther se remet en mouvement, au ralenti, non sans difficultés, des organes mécaniques ayant souffert. L'engin regagne péniblement son atelier régimentaire. Le diagnostic des mécanos est rassurant, une journée de travail, deux tout au plus, devraient suffire à remettre le char en état de combattre. Par contre, pour le chef de char et son équipage, il n'est pas question de se reposer. Barkmann se voit confier un Panther de remplacement. L'engin a été révisé, les pleins de carburant et de munitions ont été faits mais il n'a pas été nettoyé, comme en témoignent les taches de sang séché qui ornent macabrement le tourelleau et l'intérieur de la tourelle. Le *Bordführer* précédemment affecté à ce Panther a été décapité par un obus de 75mm américain quarante-huit heures auparavant... Pour l'équipage de l'as allemand, la guerre se poursuit. Et à ce sujet, les nouvelles ne sont pas bonnes. Les Alliés ont lancé de nouvelles attaques sur le secteur de la « *Das Reich* ». Le front menace de craquer. La journée ne sera donc pas des plus reposantes. Dès l'aube, Barkmann reçoit pour mission de conduire un *Zug* de quatre Panther au cœur du dispositif américain afin de faire jonction avec des camarades encerclés au cours de la nuit. Quatre Panther ont été pris au piège ainsi que des dizaines *Panzer-Grenadiere*. Ils tiennent sous la pression de l'adversaire, mais pour combien de temps encore ? Nul ne le sait. L'opération est un succès ; la *Kampfgruppe* est libérée par Barkmann et ses engins. Au passage, l'Allemand s'adjuge trois M4 supplémentaires, dont un tiré à moins de cent mètres ! À midi, les *SS-Panzerschützen* repartent au combat. Les ordres ont été donnés par le *SS-Obersturmbannführer* Christian Tychsen en personne, le *Kommandeur* du *SS-Panzer-Regiment 2*. À trente-quatre ans à peine, l'homme est l'un des plus brillants chefs d'unité blindée des *Wehrmacht*. Rappelons d'ailleurs qu'il remplacera Heinz Lammerding à la tête de la « *Das Reich* » lorsque celui-ci sera blessé le 26 juillet 1944. Ce poste, Tychsen



Pâturages verdoyants, vaches noires et blanches, Panther et *Panzerschützen* inquiets scrutant les cieux, pas de doutes ! Nous sommes bien en Normandie à l'été 1944. Par contre, il ne s'agit pas d'un Panther de la 2. SS-Panzer-Division, l'unité de Barkmann, mais d'une machine du *Panzer-Regiment 33*, le régiment de blindés de la 9. Panzer, elle-aussi engagée (en partie) sur le « front de l'invasion » comme les Allemands nommaient la Normandie.

Bundersarchiv

ne le gardera pas longtemps puisque, fait prisonnier par les troupes américaines, il décédera des suites de ses blessures dans des conditions pour les moins mystérieuses... En attendant, son idée est d'expédier Barkmann vers les avant-postes ennemis afin de libérer un groupe de combattants emprisonnés par les *GI's*. Parmi eux figurerait un officier d'état-major de la *Heer* ayant une idée très précise du dispositif défensif de la « Das Reich » et des unités voisines ; qu'il parle et l'*US Army* saura où attaquer pour briser à coup sûr la résistance allemande. Ernst Barkmann monte son affaire comme une charge de cheval-légers. Concrètement, il doit parcourir huit cents mètres en plein *no man's land* pour atteindre son objectif avant 17h00. Pourquoi 17h00 ? Parce que c'est l'heure à laquelle les Américains réalisent habituellement leur relève et que, vraisemblablement,

ils profiteront de cette opération pour évacuer les prisonniers et les conduire vers des officiers du renseignement. Bref, le temps joue contre l'Allemand. Il doit faire vite. D'ailleurs, tactiquement, son seul espoir est de foncer en évitant de se faire accrocher par l'ennemi. Stopper un char lourd dans de telles circonstances, même pour ouvrir le feu, reviendrait à un suicide. Quant aux chasseurs-bombardiers, reste à espérer qu'ils seront suffisamment occupés ailleurs pour ne pas s'en prendre au *Panzer*... La chevauchée de Barkmann débute dans l'après-midi. À la surprise générale, il parvient sans difficultés aux abords de la bâtisse dans laquelle sont retenus les captifs. Découvrant la présence du char allemand, les hommes de la *Military Police* abandonnent leurs postes et, avec eux, leurs prisonniers. Une fois encore, l'opération est un succès. Le soir



Oui, il s'agit bien de semi-chenillés d'une unité de *Panzer-Grenadiere* de la « Das Reich » et non cette photo n'a pas été prise en Normandie, mais bel et bien dans le sud-ouest de la France, près de Montauban, où la division était au repos avant de monter en ligne à l'été 1944. Bien que les zones de combats soient très éloignées, le camouflage à l'aide de branchages (frais) procède d'un automatisme pour les troupes allemandes ; automatisme lié au fait que la *Luftwaffe* a perdu la suprématie aérienne depuis bien longtemps, livrant *de facto* les unités terrestres à la vindicte des pilotes alliés. Au fil de ses rapports et compte-rendus, Barkmann fait régulièrement référence à la menace mortelle des *Jabos*, dont il sera victime à plusieurs reprises.

US NARA

Eh oui ! Ce sont bien des soldats américains que vous voyez à bord de ce redoutable *Sd.Kfz 7* armé d'un *2cm Flakvierling 38*. Appartenant à la « Das Reich », comme en témoigne l'emblème runique de la division peint sur l'arrière gauche de l'engin, celui-ci a été abandonné quelques jours après le début de l'opération « Cobra ». A-t-il été touché ou est-il tombé en panne ? Une seule chose est certaine, ce semi-chenillé est sur le bord de ce chemin depuis déjà plusieurs jours car les branchages servant à le camoufler sont fanés ; or, les Allemands en changeaient quotidiennement par mesure de sécurité. En terme de camouflage rien n'est en effet plus contre-productif que de ne pas parvenir à se noyer dans la masse des couleurs de l'environnement dans lequel on évolue !

US NARA



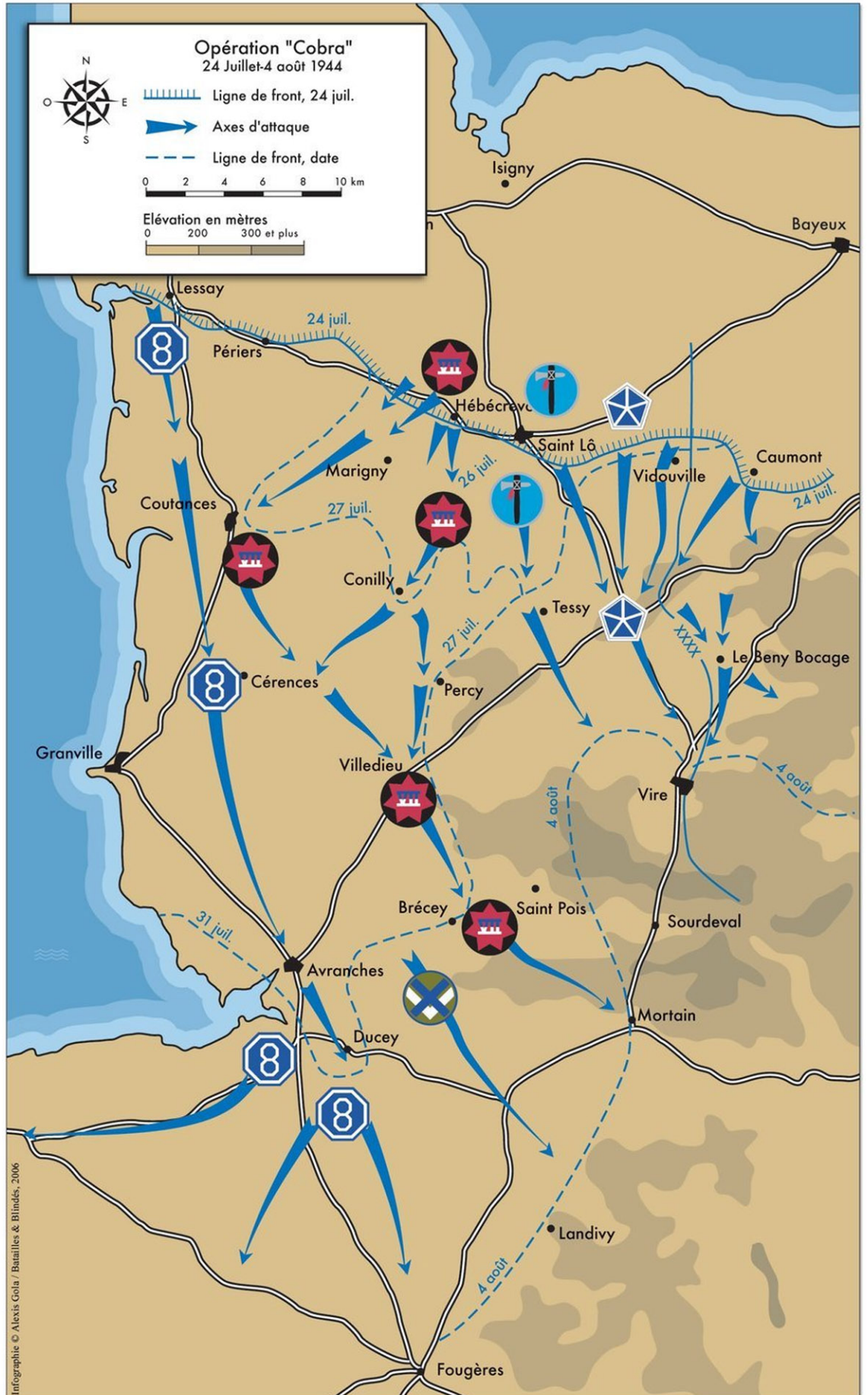
même, Barkmann et ses hommes retrouvent leur « 424 », entre temps réparé par l'atelier lourd du régiment.

« UN SACRÉ MERDIER ! »

Normandie, mi-juillet 1944 : du fait de la ténacité allemande, les troupes américaines sont contraintes de livrer une guerre d'usure terriblement destructrice pour le moral des *GI's* comme pour celui de l'opinion publique d'Outre-atlantique. Pour briser cette spirale infernale et mettre un terme à ces effets pervers, Omar Bradley, qui commande les forces américaines en France, planifie l'opération « Cobra ». Avec l'aide de l'aviation stratégique, celle-ci a précisément pour objectif d'ouvrir une brèche dans les lignes ennemies afin que les chars de Patton puissent exploiter vers le sud de la péninsule du Cotentin, en direction de Coutances puis d'Avranches. Il est ensuite planifié de libérer la Bretagne tout en engageant un vaste mouvement tournant vers la Seine. L'idée des Alliés est ainsi de prendre dans la nasse les divisions allemandes fixées par les Britanniques dans le secteur de Caen. « Cobra » est déclenchée en deux phases, les 24 et 25 juillet 1944. Côté américain, les premiers morts sont des *GI's* pris sous les bombardements des B-17 et des B-24, dans le secteur de la Chapelle-en-Juger. Côté allemand, la principale victime est la *Panzerlehr-Division* du *Generalleutnant* Fritz Bayerlein. En quelques dizaines de minutes, l'une des plus puissantes divisions cuirassées du *III. Reich* est écrasée, laminée, anéantie, rayée de la carte par trois mille tonnes de bombes larguées par des centaines de quadrimoteurs. Abasourdis par ce « *Carpet Bombing* », les Allemands n'opposent quasiment aucune résistance aux blindés américains qui montent à l'assaut de leurs positions. Le 26, les *GI's* parviennent à enlever Saint-Gilles, Canisy et de nombreux autres bourgs. La route reliant Coutances à Saint-Lô est atteinte. Le front allemand vacille. Les lignes de résistance commencent à craquer sous la pression. Marigny, où la « Das Reich » engage une *Kampfgruppe*

pour prêter main forte aux fantassins de la 353. *Infanterie-Division*, Lessay et Périers sont libérées dans la journée du 27 après d'âpres combats. Le lendemain, Coutances tombera aux mains de la 4^e *Armored Division*. Les routes de Granville et d'Avranches seront ouvertes et, avec elles, celles de Bretagne.

Pour les Allemands, dès les premières heures de « Cobra », la situation vire à la catastrophe ; d'autant qu'ils ne disposent quasiment d'aucune réserve opérative pour essayer d'aveugler la brèche alliée. Un officier supérieur de la *Wehrmacht* ira même jusqu'à qualifier ce désastre de « sacré merdier »... Doux euphémisme ! De fait, l'offensive de Patton annonce la fin de la résistance allemande en Normandie. Ernst Barkmann est évidemment pris dans la tourmente de ces événements. Ainsi, dès les premières lueurs du mercredi 26 juillet, le « 424 » et d'autres éléments épars de la « Das Reich » sont rassemblés pour être engagés sur les arrières de ce qu'il reste de la *Panzerlehr*. À défaut de pouvoir stopper les colonnes de la 3^e *US Army*, les stratèges allemands espèrent les ralentir suffisamment pour rameuter d'ultimes réserves et reconstituer un semblant de front dans le Cotentin méridional. Une course contre la montre s'engage. En « vieux » soldat, le *SS-Unterscharführer* Barkmann sait que, malgré les combats retardateurs qu'il s'appête à livrer, l'espoir d'endiguer le flot américain est mince, voire nul. Mais l'homme est avant tout un combattant discipliné et, à ce titre, il est entraîné à aller jusqu'au bout des ordres reçus. Après avoir échappé au pire lors d'une attaque conduite par quatre P-47, l'as des *Panzer* et son équipage rejoignent, non sans mal, les positions de leur *Panzer-Kompanie* à l'aube du 27. Le Panther de Barkmann se positionne à couvert près d'un village baptisé Le Lorey. Si le bourg en tant que tel n'a strictement aucune importance stratégique, il est en revanche placé le long de l'axe Saint-Lô-Coutances, à seulement une poignée de kilomètres de Marigny. Autrement dit, Le Lorey a de fortes chances d'être un passage obligé pour des milliers de véhicules et de soldats



Infographie © Alexis Gola / Batailles & Blindés, 2006

ennemis en marche vers le Sud. Ce « détail » géographique va en faire un formidable terrain de chasse pour notre *Bordführer* qui va y réaliser un exploit militaire quasiment unique dans les annales de la guerre mécanisée !

THE BARKMANN'S CORNER

Comme dans les jours précédents, l'Allemand met son char à défilement de tourelle, près des ruines d'une ferme. Deux Panther de la 4. *Panzer-Kompanie* sont aussi mobilisés pour protéger le secteur en couvrant les autres débouchés menant à Le Lorey. Alors que la matinée débute à peine, le soleil brille déjà très haut dans le ciel. La température grimpe rapidement – il fera d'ailleurs très chaud tout au long de cet été 1944 en Normandie. La météo est donc idéale pour les pilotes des chasseurs-bombardiers qui, à coups de roquettes et de bombes, soutiennent la progression des Sherman de Patton. Alors que tout semblait calme, des *Panzer-Grenadiere* de la « Das Reich » commencent à refluer de la ligne de contact qui serpente au nord de Le Lorey. Rapidement, Ernst Barkmann apprend que des blindés américains seraient en train de forcer les défenses allemandes. Sa mission va consister à stopper les machines ennemies pour les empêcher de déborder le village. Le « 424 » se faufile dans les rues du bourg. Parvenu à quelques centaines de mètres de la sortie nord de Le Lorey, le char oblique pour suivre une longue courbe qui va finalement le conduire sous quelques arbres, à l'abri derrière un monticule de terre. Là, le Panther devrait être invisible aux Jabos. Depuis cette position, Barkmann espère pouvoir tenir un carrefour routier situé à une centaine de mètres. De toute évidence, c'est l'objectif que les *GI's* cherchent à conquérir. Déjà, les bruits des moteurs américains se font entendre derrière une large bute couverte de pâturages. C'est de celle-ci que débouche la route Saint-Lô-Coutances et c'est donc de là que les M4 surgiront d'ici à quelques minutes. Deux Thunderbolt survolent la zone en rase-mottes, à pleine vitesse, sans repérer le *Panzer* camouflé. Comme toujours, le chef de char allemand attend son heure. La « partie de chasse » ne tardera plus à débiter. Quelques trainards, des *Landser* blessés pour la plupart, passent à proximité du Panther. Parmi ceux-ci, un *Spiess* d'un régiment d'infanterie de la *Heer* indique à l'équipage du « 424 » qu'une colonne ennemie serait en train

de faire mouvement vers Le Lorey. Une quinzaine de chars, soit une *Tank Company* au complet, ouvrirait la route à des unités d'infanterie mécanisée suivies par des éléments du génie. Après avoir livré ces informations, le sous-officier s'éloigne. Puis, plus rien. Les Américains ont stoppé leur progression, certainement pour reconnaître les lieux avant de repartir de l'avant. Leurs moteurs tournant au ralenti, les ronronnements des Sherman sont à peine audibles. Le calme avant la tempête. Barkmann et ses *SS-Panzerschützen* sont seuls. Pour couvrir la retraite de la « Das Reich », ils vont devoir affronter les avant-gardes de Patton. Leurs chances de survie sont nulles, et pourtant !

« Deux chars ennemis repérés sur la gauche » ! L'heure de vérité a sonné. Les tankistes américains se sont élancés en essayant de prendre le maximum de vitesse, craignant visiblement d'être engagés par des antichars embossés à longue distance. Par contre, ils n'ont pas repéré l'engin de Barkmann. D'ailleurs, comment pourraient-ils seulement imaginer qu'un Panther esseulé serait resté en arrière de sa division pour mieux la couvrir ? Une telle stratégie ne reviendrait-elle pas à un suicide ? Les deux M4 débouchent précisément là où les Allemands les attendent. Derrière eux, suivent d'autres chars ainsi que des Jeeps et des camions. Poggendorf, le canonier du « 424 », a déjà le premier Sherman dans sa ligne de visée. Le blindé américain danse dans le viseur du *Panzer*. Barkmann ordonne à son équipage « d'allumer » la cible lorsqu'elle sera parvenue à un endroit où le bitume est étroit, ce qui devrait ralentir les suivants. Le char de tête continue à rouler vers le carrefour. Feu ! À la surprise générale, l'obus du Panther ricoche sur la tourelle du Sherman sans parvenir à en perforer le blindage ! Peu importe, pas de temps à perdre. Le 7,5cm du « 424 » est réalimenté avec un nouvel obus qui, à l'inverse de son prédécesseur, trouve sa nouvelle cible, soit la seconde machine de la colonne. La route est bloquée, les Américains essayent de se replier : quant au premier Sherman qui, par miracle, est parvenu à se faufiler entre les mailles du filet de Barkmann, il sera détruit quelques minutes plus tard par un tireur de *Panzerfauste* embusqué près de Le Lorey. Pour les *GI's*, la surprise est totale. Tandis que quelques chefs d'engin téméraires conduisent leurs chars dans des prés pour y faire demi-tour, les véhicules légers, les camions et la majorité des blindés manœuvrent afin de rebrousser chemin

Belle vue d'un Panther se mettant en route dans un sous-bois normand. Le lecteur remarquera la poussière soulevée par les chenilles du char, à l'arrière. Dans certain cas, celle-ci pouvait être fatale au *Panzer*, surtout si des P-47 ou bien des Typhoon alliés étaient en maraude dans le secteur. Généralement, ces derniers se contentaient de saturer une zone avec leurs roquettes. En chef de char expérimenté, Ernst Barkmann prendra toujours un maximum de précautions pour camoufler au mieux son Panther. Ce blindé n'appartient pas à la « Das Reich » mais à une unité de la *Heer*, peut-être à la 1. *Abteilung* du *Panzer-Regiment* 33 de la 9. *Panzer-Division*.



Bundersarchiv



sans quitter la route ; décision motivée par la phobie – bien légitime – des mines antichars disposées par l'ennemi dans les abords immédiats des axes de progression. Ce gymkhana a pour effet de produire un embouteillage de belle allure qui ne manque évidemment pas d'attirer l'attention de Barkmann. Le Panther crache obus sur obus, alternant explosifs et perforants pour accroître les dégâts infligés à l'adversaire. En quelques minutes, la route Saint-Lô-Coutances est littéralement transformée en une casse de véhicules militaires à ciel ouvert. Épaves de Jeeps, Dodge, GMC, Sherman et *half-tracks* s'y côtoient. Des caisses de munitions sautent. Des flots de carburant s'échappent des réservoirs crevés pour mieux s'enflammer à l'air libre. Le ciel s'assombrit à cause des fumées. D'ailleurs, bientôt, celles-ci ne devraient pas manquer d'attirer quelques redoutables *Jabos*. En attendant, au sol, les combats se poursuivent. Deux M4 cherchent à tourner la machine de Barkmann pour lui régler son compte par l'arrière. La tactique est connue et le coup « téléphoné ». Le premier char est mis en flammes par deux obus de 7,5cm. Le second, lui, se montre nettement plus coriace. L'équipage américain connaît son affaire. La machine progresse par bons succès, profitant de la moindre irrégularité du terrain pour se mettre à l'abri du canon du *Panzer*. Mieux, le Sherman fait mouche à deux reprises sur le « 424 » qui ne parvient pas à répliquer. Les dégâts sur la machine allemande sont mineurs, mais l'équipage, dont plusieurs membres sont blessés, doit en finir au plus vite avec ce « *Yankee* » car, déjà, de nouveaux blindés ennemis s'apprêtent à frapper. Or, tous les témoignages d'anciens combattants le disent : à la guerre, la moindre bourde ou le plus insignifiant des détails peuvent être fatals. Et, c'est précisément ce qui va arriver à ce M4 qui donne tant de fil à retordre à Barkmann et ses hommes : cherchant à gagner une position plus favorable pour ouvrir le feu, le char américain commet l'imprudence de quitter son abri de fortune pour s'engager à découvert sur une centaine de mètres. Erreur fatale. Cent mètres durant lesquels il offre son « cul » aux Allemands... Il n'en faut pas plus au *SS-Rottenführer* Poggendorf pour le réduire à l'état d'épave fumante.

Mais la guerre, c'est aussi une succession d'événements imprévisibles qu'il convient de prendre en compte avec un maximum de lucidité pour accroître ses chances de survie. Or, pour venir à bout de son adversaire, Barkmann a lui aussi été contraint de faire manœuvrer son char qui, du coup, a quitté le couvert des arbres sous lesquels il était camouflé jusqu'alors. Autrement dit, le Panther « 424 » est vulnérable à une attaque aérienne. Et comme un fait exprès, c'est au moment où le *Panzer* cherche à regagner son abri que des *Thunderbolt* apparaissent dans le ciel. Plusieurs appareils s'en prennent simultanément au blindé du *Waffen-SS*. Si les premières bombes tombent à bonne distance et se contentent de soulever d'impressionnantes gerbes de terre, au fur et à mesure de l'attaque, la visée des pilotes de l'*US Air Force* s'améliore. Le Panther est victime du souffle de plusieurs projectiles, au point d'en trembler sur sa suspension ; Barkmann fera d'ailleurs référence à ce phénomène particulièrement impressionnant dans son compte-rendu. À bord, des obus se détachent de leurs râteliers et roulent en tous sens dans le compartiment de combat. À l'extérieur, des pièces du lot de bord et des patins de chenilles de rechange sont arrachés de leurs fixations. Certains de ces éléments sont projetés à plusieurs dizaines de mètres. Parallèlement, sur la terre ferme, les Sherman se préparent à procéder à la mise à mort du fauve. Il est



désormais grand temps pour Ernst Barkmann de décrocher et de se replier vers Le Lorey où il pourra trouver des renforts ; du moins, l'espère-t-il. Pour cela, il devra couvrir plusieurs centaines de mètres en présentant, à son tour, l'arrière de son char à l'ennemi. Tourelle à six heures pour se couvrir du mieux possible, le « 424 » se dirige vers le petit village normand, entraînant dans son sillage plusieurs blindés américains bien décidés à venger leurs congénères. Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Allemand détruit trois Sherman supplémentaires au cours de cet épisode digne d'une véritable course-poursuite hollywoodienne. Cependant, le Panther encaisse lui aussi de nombreux obus, une dizaine au total, dont un qui endommage très sérieusement l'un de ses barbotins, ses chenilles et plusieurs galets de roulement. Parvenant à rompre le combat, Barkmann conduit finalement son blindé dans la cour d'une exploitation agricole établie près de Neubourg. Le char entre dans le corps de ferme en se traînant avant de décheniller, en direct, sous les regards sidérés des mécanos de la « *Das Reich* ». Il convient de préciser que le Panther de l'as allemand tient alors plus d'un énorme tas de ferrailles pissant l'huile de toutes parts que d'une redoutable machine de guerre de 45 tonnes. Mais peu importe, car au cours de cette bataille, Barkmann s'est adjugé neuf Sherman, sans compter les véhicules de servitudes les accompagnant. Surtout, il est parvenu à désorganiser une colonne

Normandie, juillet 1944 : « *Cobra* » brise les défenses allemandes afin que Patton et ses chars puissent exploiter dans la profondeur. Nous voyons ici un char M4 du 8^e *Tank Battalion* de la 4^e *Armored Division* progressant en direction d'Avranches, ville dans laquelle Barkmann passera de justesse entre les mailles du filet américain !

US NARA

Un *Half-Track* de la 4^e *Armored Division*, un M3A1, traverse les faubourgs de Coutances avant de s'engager vers le sud, en direction d'Avranches. Pris dans la tourmente de l'opération américaine « *Cobra* », Ernst Barkmann réalisera quelques exploits dont le plus impressionnant reste sans nul doute sa bataille à Le Lorey !

US NARA



28 juillet 1944 : Fin de l'aventure pour ces deux engins de la « Das Reich », et leurs équipages, détruits près de Notre-Dame-de-Cenilly. Ils appartenaient à une colonne de 2 500 hommes et 90 véhicules (en retraite) surprise à la tombée du jour par des éléments blindés et d'infanterie mécanisée de la 2nd Armored Division. Le lecteur aura bien entendu reconnu un 15cm Hummel – baptisé « Clausewitz » – ainsi qu'un Sd.Kfz. 251.

US NARA



d'assaut ennemie et à localement ralentir les Américains. D'ailleurs, l'effet psychologique sur ces derniers sera tel qu'apprenant après-guerre l'identité du *Bordführer* du « 424 », Le Lorey sera couramment rebaptisée dans la littérature militaire anglo-saxonne « *The Barkmann's corner* » soit, en français, le « carrefour de Barkmann ». Mais revenons à cette fin du mois de juillet 1944 qui voit les armées allemandes s'effondrer.

FUITE EN AVANT

Comme ce fut déjà le cas à plusieurs reprises depuis l'arrivée de la division en Normandie, les hommes de l'atelier lourd du *Panzer-Regiment* de la « Das Reich » réussissent la prouesse technique de remettre en état le char de Barkmann au cours de la nuit. Au petit jour, les deux autres Panther engagés dans le secteur de Le Lorey rejoignent l'Allemand. Un renfort de poids mais qu'il convient de relativiser car ces chars sont eux aussi en piètre état. Isolés du gros leur division, Ernst et ses camarades vont devoir rejoindre des lignes allemandes qui ne cessent de fluctuer du fait des manœuvres américaines. À ce moment précis de « Cobra », le brouillard de guerre est total. Dans le meilleur

Tandis que Barkmann et ses camarades se battent pour ralentir la progression des troupes américaines, celles-ci s'infiltrèrent dans la profondeur entre Saint-Lô, Coutances et Avranches. Ici un obusier automoteur M8 ouvre la route à un détachement du génie.

US NARA



des cas, les informations sur les positions des uns et des autres manquent de fiabilité. Parfois, elles sont tout bonnement erronées. Pour parvenir à s'échapper du piège allié, le *SS-Unterscharführer* décide de se faufiler au milieu des colonnes adverses marchant vers Coutances, ville qui, aux dernières nouvelles, serait encore tenue par des troupes amies. Accompagné par les deux Panther, Barkmann quitte Neubourg à l'aube du 28 juillet 1944. Le trio de blindés progresse avec la plus grande prudence. Mais, comme si conduire un groupe de trois chars lourds au milieu d'un territoire hostile n'était pas suffisamment périlleux, l'un des deux Panther arrivés quelques heures auparavant tombe en panne, peu de temps après le départ. Neubourg n'est qu'à quelques kilomètres, mais l'intervention des mécaniciens de l'atelier régimentaire est impossible car ils ont eux aussi décroché pour essayer de rejoindre tant bien que mal le secteur de Mortain. Solution ? Barkmann décide de prendre en remorque le *Panzer* en perdition. Opération non seulement délicate mais particulièrement dangereuse pour la bonne santé du moteur Maybach du « 424 » et celle de sa boîte de vitesses ; sans oublier non plus qu'un tel attelage n'est pas vraiment d'une grande discrétion... Tractant un *Panzer* de 45 tonnes, notre homme parvient néanmoins à rejoindre les faubourgs de Coutances dans la journée du 28. Une fois encore, l'exploit est de taille et souligne le caractère trempé du *Bordführer*. Cependant, l'arrivée dans Coutances ne se déroule pas exactement comme Ernst l'aurait souhaité, dans le sens où il fait son entrée dans la ville en même temps que les avant-gardes blindées de la 4th Armored Division. Le Panther en panne doit être abandonné sur place après avoir déchenillé. Son équipage embarque en catastrophe sur la plage arrière du « 424 » tout en étant pris sous le feu des *GI's*. Les deux chars survivants s'engagent sur la route d'Avranches à pleine vitesse, laissant derrière eux Coutances en flammes. Le plan de Barkmann, entre temps blessé lors d'une attaque aérienne, est simplissime : Rouler de nuit pour rejoindre le sud du Cotentin où il espère enfin établir un contact avec une unité allemande un tant soit peu organisée. Dans la nuit du 29 au 30 juillet, le petit convoi aborde Avranches. Première mauvaise nouvelle : comme à Coutances,

son arrivée se fait simultanément à celle des chars ennemis !
 Seconde mauvaise nouvelle : la ville semble avoir été abandonnée par la *Wehrmacht*. Troisième et dernière mauvaise nouvelle, et non des moindres : le second Panther tombe lui aussi en panne. Malgré les efforts de son équipage, il devra être sabordé. Le « 424 », avec quatorze hommes à son bord, poursuit sa route cahin-caha. Malheureusement, le moteur du *Panzer*, beaucoup trop sollicité dans les heures précédentes, ne tarde pas à rendre l'âme. Impossible de réparer avec des moyens de fortune. Barkmann se résigne. Il fait démonter les optiques de tir, saboter la culasse du 7,5cm KwK 42 L/70 avant de faire actionner les charges de démolition du char. Le « 424 » a vécu. Sa carrière s'achève dans une prairie, à l'orée d'un bois.

Les *SS-Panzerschützen* continuent à marche forcée. Profitant de l'obscurité, ils parviennent à s'infiltrer dans les lignes US pour rejoindre le Golfe d'Avranches, distant de sept kilomètres, qu'ils traversent à marée basse, en file indienne. Le 5 août 1944, Ernst Barkmann et son équipage sont de retour au sein de leur unité, présents à l'appel de ce qu'il reste de la 4. *Panzer-Kompanie* de la « *Das Reich* » ! À cette occasion, notre homme est décoré de la *Ritterkreuz* pour ses exploits des jours précédents au cours desquels il a détruit ou neutralisé une quinzaine de chars ennemis et des dizaines de véhicules légers. Une légende de la *Panzerwaffe* vient de naître. Quant à la *Wehrmacht*, bien qu'ayant subi de lourdes pertes durant la campagne de Normandie, elle montrera quelques mois plus tard, à la surprise générale et en particulier à celle des généraux alliés, qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot. À l'aube du 16 décembre 1944, dans le massif ardennais, des dizaines de milliers de *Grenadiere* montent à l'assaut des lignes ennemies dans le cadre de l'opération « *Wacht am Rhein* ». Barkmann, toujours affecté à la « *Das Reich* » mais entre temps promu *SS-Oberscharführer*, est une fois de plus partie prenante dans cette affaire. Écoutons-le nous

raconter sa nuit du 24 décembre, veille de Noël.

PROMENADE SOLITAIRE POUR LE « 401 »

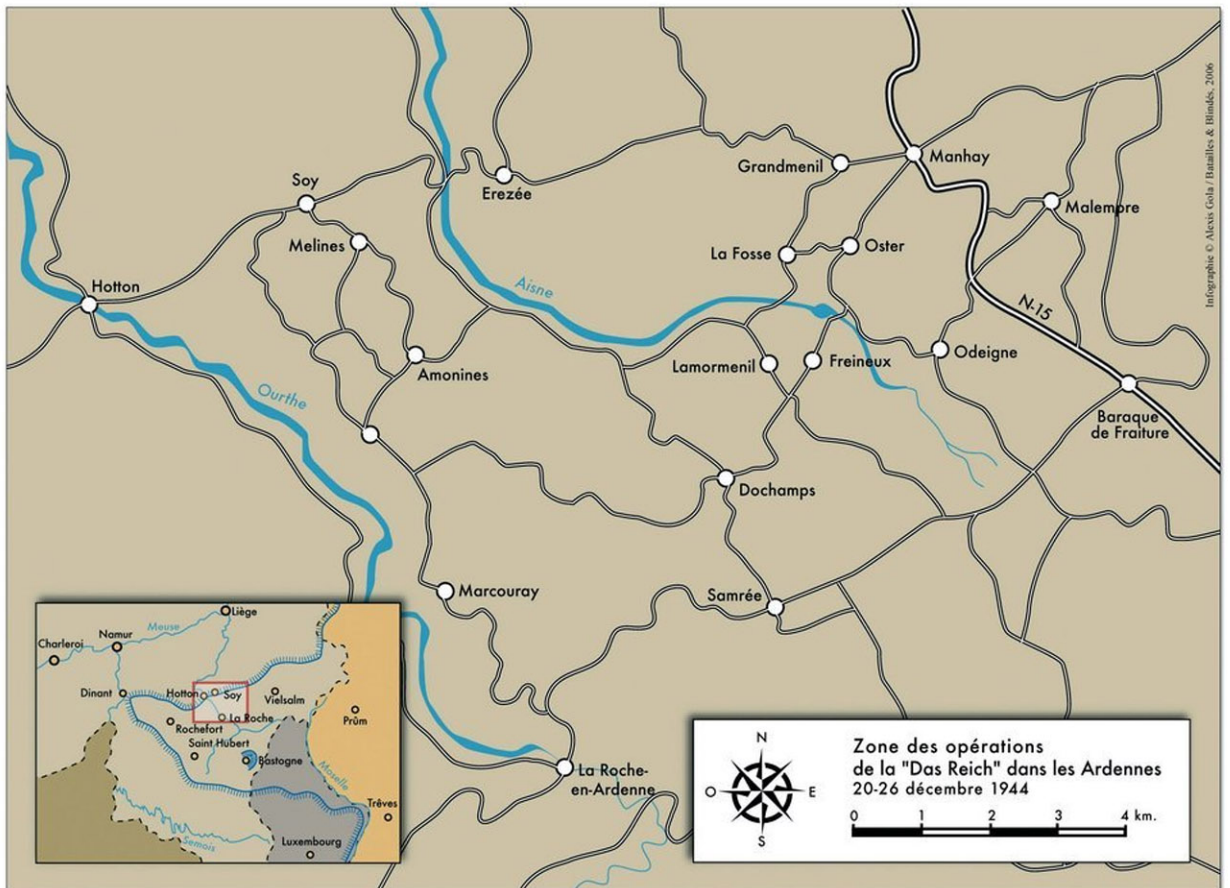
« *En ce 24 décembre 1944, la mission de la « Das Reich » est d'établir sa liaison avec la 560. Volks-Grenadier-Division (VGD), grande unité d'infanterie qui opère sur notre flanc gauche, dans la zone d'Erezée et de Soy, et qui pousse pour atteindre la Meuse entre Liège et Namur. Mon unité, la 4. Panzer-Kompanie, est tenue en réserve près d'Odeigne en attendant que les Panther des 2. et 3. Panzer-Kompanien attaquent La Fosse, Freimeux ainsi que Grandmenil via le village d'Oster. Une fois ces localités tombées entre nos mains, le plan de notre Kommandeur, le SS-Gruppenführer Lammerding, prévoit que mes camarades et moi-même entrions en action au profit des I. et II. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment 3 « Deutschland » et du III. / SS-Panzer-Grenadier-Regiment 4 « Der Führer ». Notre Gepanzerte Kampfgruppe devra marcher en direction du carrefour routier de Manhay. De là, nous aurons ensuite à pivoter plein Ouest pour forcer les positions alliées et faire notre jonction avec les « Norvégiens » de la 560. VGD, ce au plus tard à l'aube du 25 décembre [Le sobriquet de « Norvégiens » utilisé par Ernst Barkmann dans son compte-rendu fait référence au fait que la 560. VGD était arrivée de Norvège via le Danemark au début du mois de novembre 1944 – NDIR].*

L'heure de départ de mon détachement est fixée à 20h00. Ayant donc encore un peu de temps devant moi, je décide d'aller explorer, à pied et le plus discrètement possible, le cheminement que mon Panther aura à emprunter. Quelques coups de feu ennemis me dissuadent de ne point trop poursuivre mes investigations géographiques... Un retard dans les opérations fait que nous ne nous mettons en route que sur les coups des 22h00. Panzer Marsh ! Les engins du SS-Hauptscharführer Frauscher, un vieux camarade de combat, ouvrent la route. Je suis positionné



Superbe ! Si la réputation des reporters de guerre allemands n'est plus à faire, leurs *alter ego* américains démontrent eux-aussi un réel savoir-faire et beaucoup de talent ! Ce cliché présente deux automitrailleuses M8 de la 2nd Armored Division (82nd Reco. Battalion) évoluant dans les ruines d'une cité normande au début du mois d'août 1944. Les spécialistes en matériels américains auront sûrement remarqué que ces engins se sont vus greffer des mitrailleuses antiaériennes supplémentaires en tourelle ; modifications réalisées par les ateliers de campagne à la demande des G's.

US NARA



derrière ses chars, à bord du « 401 », un Panther de la Stab qui m'a été affecté le matin même en remplacement de ma machine tombée en panne. La lune brille fort au point d'éclairer d'une lueur blafarde la neige tombée en abondance sur les Ardennes au cours des heures précédentes. On y verrait presque comme en plein jour. Le chemin forestier sur lequel nous roulons, qui est tout juste suffisamment large pour que nos Panther puissent passer, est bordé de conifères. À cause des vibrations de nos moteurs et de nos chenilles, ils laissent tomber de leurs branches de gros paquets de neige et de petits cristaux de glace. Le froid est mordant. Il n'a rien à envier à celui que j'avais pu connaître à Kharkov, en Russie, à l'hiver 1942-43. Débouchant du sud-ouest, nous abordons un carrefour routier tenu par des GI's. Déployés en ordre de bataille, nous ouvrons le feu sur leurs positions à coups d'obus explosifs. La résistance opposée par l'ennemi est d'une telle mollesse que, du coup, Frauscher décide de bouleverser nos projets et de foncer immédiatement vers Manhay. Il veut emprunter la grande route, sans passer par les chemins forestiers que nous avons sélectionnés sur nos cartes d'état-major. L'idée en tant que telle n'est pas mauvaise, quoique... Après avoir annoncé ses intentions par radio, sans attendre l'avis de nos supérieurs, il fait faire un quart de tour à son Panzer pour le lancer vers sa nouvelle destination. Derrière lui, en colonne, avancent les blindés de son Zug. Au moment où Frauscher s'apprête à sortir de mon champ de vision pour négocier une courbe, l'arrière de son Panther est brutalement éclairé par une lueur très vive suivie, moins d'une seconde plus tard, par une explosion sourde. Le char vient d'être touché de plein fouet, dans son compartiment moteur, par une roquette de bazooka. Déjà de la fumée s'élève vers les étoiles. Peu de temps après, le second Panzer de la colonne est à son tour endommagé. Les deux épaves bloquent la route. De toute évidence, les

Américains ne sont guère disposés à nous laisser passer aussi facilement que mon camarade avait pu le penser ! Informé par radio, notre chef ordonne que les opérations offensives se poursuivent sans délais.

Après avoir rendu compte de la situation sur les ondes, je décide de contourner la zone de l'accrochage pour repiquer sur la route un peu plus loin, quitte à passer par l'épaisse forêt ardennaise. Utilisant au mieux le terrain pour se protéger des feux ennemis, le « 401 » parvient à atteindre la route, en aval du lieu des combats. Présentant que le fait de progresser sur cet axe risquerait de faire de mon char une cible privilégiée, j'engage mon Panther à l'orée des bois. Le char avance en longeant la route tout en étant sous le couvert des arbres et de leur ombrage. De cette manière, notre acier rendu luisant par l'humidité ne reflète quasiment pas la lumière des rayons lunaires. Bientôt, nous parvenons près d'une clairière. Toujours camouflé sous les arbres, je fais stopper le char afin de faire le point sur notre position. C'est à ce moment-là que la radio crachote et que, à mon plus grand soulagement, je reconnais la voix de Frauscher. Il s'en est non seulement tiré à bon compte, mais, en plus, après avoir changé de char, il est à nouveau reparti au combat. Je l'imité et le « 401 » se remet en mouvement, soulevant sur son passage d'épais nuages de neige. Un peu plus loin, en écarquillant les yeux, j'entr'aperçois, à une cinquantaine de mètres, bien camouflée sous des branches basses de sapins, dans une obscurité profonde, une masse noirâtre qui ressemble à un blindé. Celui-ci semble m'attendre. Malgré le froid intense, le chef de char est d'ailleurs posté à son tourelleau. Frauscher ! Comment est-il arrivé jusque ici en si peu de temps ? Mystère ! Décidément, mon camarade a des ressources insoupçonnées. Je décide de m'approcher de son Panzer afin de discuter avec lui de ce qu'il convient désormais de faire. J'ordonne au pilote de mon Panther, le SS-Rottenführer



Bien le contraste de ce cliché ne soit pas des plus réussis, il permet tout de même d'admirer une paire de Panther Ausf. G en mouvement pendant l'hiver 1944-45.

Néanmoins, nous sommes pas dans les Ardennes mais dans le secteur des Vosges. Le camouflage hivernal particulièrement élaboré n'est pas sans rappeler celui des navires de guerre des Première et Seconde Guerres mondiales.

Bundersarchiv

Grundmeyer, de nous conduire au plus près de l'autre machine tout en prenant garde de ne pas l'éperonner. Lorsque enfin les tourelles sont parallèles, je fais stopper le moteur du « 401 » afin de m'adresser à mon alter ego sans être obligé de m'époumoner. Cependant, au moment où je commence à lui dire à quel point je suis content de le retrouver en vie, il disparaît dans sa tourelle à la vitesse de l'éclair. Aussitôt après, le volet blindé de son tourelleau se ferme dans un grand bruit métallique. La trappe du pilote s'ouvre à son tour, avant de se refermer avec la même précipitation que celle de son commandant ! Ce « cinéma » se renouvelle, mais, cette fois-ci, mon regard est attiré par la couleur de l'éclairage des tableaux de bord du char de Frauscher : Ils sont rouges sombres. Or, de nuit, l'intérieur des Panther est éclairé en vert ! Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalise que le char que j'avais pris pour celui du SS-Hauptscharführer est en réalité un Sherman et que

celui à qui je viens de m'adresser en allemand n'est pas Frauscher mais bel et bien un « Yankee » [En l'occurrence, un chef de char de la 7^e Armored Division – NDIR]. Ironie de la guerre, nous sommes garés tête-bêche à moins d'un mètre de l'un de nos adversaires ! Immédiatement, via l'Intercom, j'ordonne à Poggendorf, mon tireur, de détruire ce blindé. Notre tourelle pivote rapidement. Néanmoins, étant trop près de la cible et du fait de sa très longue volée, le 7,5cm vient buter avec obstination sur l'arrière de la tourelle du Sherman. Grundmeyer, qui est aux premières loges, prend alors l'heureuse initiative de remettre en route notre moteur et de nous faire bondir de quelques mètres. Cette manœuvre permet à Poggendorf de placer un perforant à bout portant dans le « cul » du M4 dont, immédiatement, de grandes flammes bleues commencent à jaillir. Il explosera quelques minutes plus tard. Nous venions de l'échapper belle.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2006.



Panzerkampfwagen V Ausf. G « 401 »
4./1. SS-Panzer-Abteilung
2. SS-Panzer-Regiment « Das Reich »
2. SS-Panzer-Division « Das Reich »
Ardennes, 1944.

Avançant désormais au coeur du dispositif ennemi, ennemi qui, après l'épisode explicité ci-dessus, ne peut plus ignorer notre présence, il n'est pas surprenant de tomber, au détour d'un virage, sur deux autres engins américains. Le premier est traité par Poggendorf. Le second préfère décrocher avant de subir un sort similaire. Comme le chemin que nous empruntons serpente de plus en plus pour éviter de tomber dans une embuscade, j'expédie à pied notre chargeur pour reconnaître les lieux et accessoirement guider Grundmeyer. Pour ne rien arranger, notre poste-radio n'est plus en mesure d'accrocher le réseau de la Panzer-Abteilung, peut-être du fait de la grande taille des végétaux qui nous cernent, à moins que l'humidité ambiante ne soit la véritable responsable. En tout cas, impossible de signaler notre position. Nous sommes isolés. Après quelques minutes, nous arrivons près d'une autre clairière. Par précaution, je fais ralentir le char pour éviter de m'y engager trop franchement. Sage décision ! Car, de l'autre côté, je découvre neuf Sherman parqués les uns à côté des autres. Eux-aussi me repèrent. Ils pointent leur tube vers nous. Que faire ? Stopper notre Panther confirmerait leurs soupçons, ce qui déclencherait leur feu. Résultat sensiblement identique dans l'hypothèse où nous tenterions de faire marche-arrière pour nous sortir de ce guêpier. La seule solution est donc la fuite en avant. Je décide de jouer la carte de l'esbroufe et de poursuivre notre route comme si nous étions un engin US rentrant de patrouille ! Je mets mon plan à exécution, ordonnant à un Grundmeyer nerveux de maintenir l'allure de notre char. Nous passons à une quarantaine de mètres des blindés américains. Leurs tourelles suivent nos évolutions à la lettre. Au moindre faux pas, nous encaisserons neuf perforants sans pouvoir répliquer. Autant dire que c'en serait fini de nous ! Heureusement, ma petite ruse fonctionne à merveille. Une fois passé, je stoppe le « 401 ». Désormais, nous sommes dans une position de tir idéale car nous n'avons à affronter qu'un seul Sherman, les champs de vision des huit autres s'obstruant mutuellement. Poggendorf

bascule notre tourelle à trois heures pour faire feu... Ce qu'il n'aura pas le temps de faire, car alors, et je n'en crois pas mes yeux, les neuf équipages américains évacuent en catastrophe leurs machines pour se réfugier dans les bois avant même que mon canon ait pu prendre sa ligne de visée ! Incroyable !

NACH MANHAY !

Cet événement éclaire d'un jour nouveau notre situation dans le sens où je prends conscience du point auquel les équipages des chars américains peuvent se montrer inexpérimentés dans les combats nocturnes ! Autant en profiter au maximum. Et puisque, a priori, Frauscher et ses Panzer progressent derrière moi, je décide de foncer sans tarder vers Manhay, en pointe. Après tout, il serait stupide de laisser le temps aux « Yankees » de peaufiner la défense de la ville alors que j'ai les moyens de bouleverser leur plan. Toujours privé de liaison radio, je me remets en route immédiatement. Nous entrons de nouveau dans les bois, en suivant un chemin bordé de fossés. À gauche et à droite de ces petits thalwegs, les forêts ardennaises défilent au fur et à mesure de notre progression. Peu importe ce que ces bois peuvent abriter comme ennemi, mon but est surtout de ne pas me faire accrocher. Dans ce raid, la vitesse est mon atout majeur. Très vite, nous nous retrouvons au milieu de fantassins américains en retraite. Ils courent en tous sens. Certains traversent notre route à moins de deux mètres du museau du Panther. Pourtant, il n'est pas question d'ouvrir le feu avec nos mitrailleuses car ces hommes ne réalisent pas que nous sommes Allemands ; d'aucuns iront même jusqu'à nous faire de grands signes amicaux ! À défaut d'être furtif, je choisis donc de rester le plus discret possible pour éviter de perdre du temps. Quelques kilomètres plus loin, les arbres se font moins présents, puis, tout à coup, à la sortie d'un virage en épingle, nous découvrons des maisonnettes sur les bords de notre chemin. De plus en plus imposantes, elles se font aussi présentes. Nous venons d'atteindre Manhay ! Grundmeyer accélère pour

Parmi les adversaires potentiellement les plus redoutables pour Barkmann et les équipages des Panther engagés dans la bataille des Ardennes se trouvent les chasseurs de chars M36 à canon de 90mm et les versions du Sherman armés du canon de 76mm. En voici un exemplaire : Il s'agit d'un M4A3 (76) évoluant dans le secteur du Luxembourg au début de l'année 1945. On remarquera qu'il est équipé des extensions de chenilles, les fameux Duck Bill Extenders (pattes de canard), qui permettaient d'accroître la surface des chenilles en contact avec le sol et donc la mobilité du blindé (par réduction induite de la pression au sol).

US NARA





Nous voici projetés en pleine bataille des Ardennes avec des éléments de la 7th Armored Division américaine, l'une des unités que Barkmann aura à combattre lors de sa percée vers Manhay, sur la route de Liège. Le Sherman est un M4A3 à canon de 75mm, quant aux G's, ils appartiennent selon toute vraisemblance au 23rd Armored Infantry Battalion. C'est dans un univers urbain tel que celui-ci que le Panther « 401 » de Ernst Barkmann pénétrera lors de son arrivée à Manhay, à l'aube du 25 décembre 1944 !

US NARA

quasiment atteindre la vitesse maximale du Panther. Le « 401 » fonce dans les rues de la petite localité qui est massivement occupée par les Américains. Je repère plusieurs Sherman, dont certains sont armés d'un canon de 76mm, des semi-chenillés, des camions, des pièces d'artillerie, etc [Il s'agit d'éléments d'un Combat Command de la 7th Armored Division et de troupes issues de la 75th Infantry Division – NDIR]. Nous voici arrivés au cœur du bourg, là où se situe le carrefour routier qui constitue notre premier objectif. À gauche : la route menant à Grandmenil et Erezée. Devant nous : la nationale 15 qui permet de rejoindre Liège. Je fais stopper notre engin au milieu de la place du village durant quelques secondes. Poggendorf et les autres sont inquiets et montrent des signes de nervosité. On les comprendrait à moins. Que faire ? Déjà quelques GI's commencent à observer le « 401 », de loin ; pour l'instant tout au moins. Mais dans peu de temps, ils comprendront que ce char stoppé, moteur au ralenti, et qu'ils regardent avec tant de curiosité, fait partie du « camp d'en face », avec les conséquences fâcheuses que cela aura pour nous... J'hésite : prendre à gauche vers Grandmenil ou bien filer vers la sortie nord de Manhay. La dernière option nous mètrait à l'abri, en attendant que la Kampfgruppe de Frauscher nous rejoigne et que je puisse reprendre contact avec elle par radio ? Le temps presse. Je dois me décider. Maintenant ! Ma réflexion est interrompue par le son de la voix de Grundmeyer dans l'Intercom. Celui-ci me rend compte du fait que trois M4, débouchant de la route de Grandmenil à pleine vitesse, s'approchent de nous, pile dans nos 9h00. L'ennemi vient de choisir pour moi. Nous foncerons donc vers le Nord, car à un contre trois dans une ville grouillant d'adversaires, nous n'aurions aucune chance. Tant pis. Nous reprenons notre marche et, avec elle, notre partie de cache-cache avec la « grande faucheuse ». Car, au fil des mètres parcourus dans Manhay, je découvre de plus en plus d'engins ennemis. Ils sont réunis par groupes de huit voire de douze. Des compagnies de chars au grand complet sont camouflées dans le patelin. Ce vieux briscard de Frauscher va avoir du pain sur la planche ! Mais pour l'instant, les Américains sont occupés à boire du café et à fumer des cigarettes sans se soucier de nous. La chance est de notre côté. Nous quittons Manhay via la Route Nationale

15 sur la droite de laquelle une colonne mécanisée stationne en une longue file ininterrompue de véhicules : chars, automitrailleuses, camions-citernes, semi-chenillés, etc. À la queue leu leu, ils attendent certainement que la bagarre commence pour monter en ligne.

Cette fois, notre ruse est éventée et les Américains nous identifient. Un Panzer de la taille d'un Panther passe rarement inaperçu très longtemps... Des coups de feu claquent. Des chars mettent leur moteur en route. Des tourelles pivotent lentement ; heureusement pour nous ! Je tire des fumigènes pour couvrir notre fuite. Karl Kreller, mon chargeur, me force à quitter mon tourelleau et à me mettre à l'abri dans la tourelle du « 401 ». D'un geste respectueux mais déterminé, il retourne le revers de ma veste matelassée, désignant du doigt ma Ritterkreuz qui brille dans la nuit : « Une belle cible pour un tireur d'élite talentueux. Ce n'est pas prudent », se contente-t-il d'ajouter avant de sereinement reprendre son poste d'observation. Des balles de mitrailleuses ricochent furieusement sur notre blindage. À l'abri derrière notre acier, nous ne risquons rien mais cette grêle de métal produit des miaulements stridents très désagréables à entendre. Tout à coup, Poggendorf signale un véhicule léger, droit devant nous, à moins de deux cents mètres, en travers de la route. C'est une Jeep. Un soldat en descend. Agitant un disque rouge, il nous fait signe de stopper. Est-il fou ou inconscient ? Nous n'aurons jamais la réponse. Notre Panther écrase la voiture de tout son poids. Grundmeyer manœuvre au mieux, mais il perd tout de même le contrôle du char qui, à pleine vitesse, va s'encastrer dans un M4 perché sur la droite. Nous voici perpendiculairement « plantés » dans un blindé ennemi, moteur calé ! Mes hommes sont légèrement blessés du fait de la collision mais rien d'inquiétant. L'urgence est avant tout de nous sortir de ce pétrin. Prudemment, je jette un oeil à l'extérieur, en prenant le risque de sortir la tête par le tourelleau. Il va falloir reculer, tout en douceur, pour éviter de décheniller. Dehors, le calme fait place à la tempête. Des dizaines de fantassins arrosent le « 401 » avec leurs armes individuelles. Impossible de descendre pour guider Grundmeyer. Calmement, je lui indique la marche à suivre. D'abord, remettre le moteur du Panzer en route, à condition,

bien sûr, que les batteries soient suffisamment chargées pour assurer le démarrage. Dans le cas contraire, il ne nous restera que la reddition ou bien la mort, ce qui, fin 1944, revient parfois au même pour des Waffen-SS... Après plusieurs essais infructueux, nous entendons à nouveau le ronronnement rauque du Maybach. Quelle joie ! Doucement, le pilote passe la marche-arrière. Il convient maintenant d'accélérer tout en douceur pour ne pas caler. Notre Panther se décolle du flanc du Sherman. Le train de roulement a résisté. Les chenilles du « 401 » ripent sur le goudron gelé. Nous sommes de nouveau dans l'axe de la route : en avant ! Derrière nous, la poursuite s'organise. Des blindés et des chasseurs de chars à canon de 90mm [Il s'agit de M36 – NdIR], autant dire des prédateurs particulièrement dangereux, d'autant que nous leur présentons notre arrière, cherchent à nous rattraper. Je lance fumigène sur fumigène pour masquer notre fuite. Tourelle à six heures, Kreller et Poggendorf arrosent tout ce qu'ils peuvent à l'explosif. Au cours de notre folle équipée le long de la route de Liège, nous croisons d'autres convois américains : des dizaines de chars, des camions de toutes les sortes et même un gros bus transformé en antenne chirurgicale. Quelle abondance de matériels ! Pour semer nos poursuivants, je fais quitter la route au « 401 ». Sans ralentir, nous nous engageons dans un pâturage couvert d'une épaisse couche de neige. Nous défonçons les clôtures pour nous mettre à l'abri derrière un bosquet depuis lequel nous avons tout de même une bonne ligne de visée sur la route. Le temps passe. Nous avons réussi à nous en sortir.

Au loin, des canonnières indiquent que les Panther du SS-Hauptscharführer Frauscher appuyés par les Panzer-Grenadiere du « Der Führer » viennent de faire irruption dans Manhay. Au fil de la bataille, les claquements secs des 7,5cm des Panzer deviennent de plus en plus audibles, preuve que nos chars se rapprochent et qu'ils auront bientôt traversé le bourg. Cherchant à contacter Frauscher par radio, je joue avec les fréquences de notre poste, ce qui me vaut d'entendre le message

d'un tankiste américain sur fond de cris et de coups de canon. L'homme demande de l'aide car il déclare être attaqué par des Tiger, puis, plus rien... Enfin, je parviens à accrocher le réseau radio de la Panzer-Abteilung. Frauscher est surpris de m'entendre. Il m'indique qu'à son tour il s'engage sur la route de Liège et que Manhay est tombée en un quart d'heure seulement, la majorité des GI's s'étant repliée vers Grandmenil dès l'arrivée de ses blindés. Et, effectivement, bientôt, j'aperçois les premiers Panther de la « Das Reich » sur la RN 15, en marche vers Liège, ville qu'ils n'atteindront jamais. Pour nous, la nuit est terminée. Réservoir presque à sec, nous redescendons vers Manhay pour nous ravitailler. L'équipage est épuisé. Une fois à l'arrêt, je regarde ma montre. Noël a débuté depuis plusieurs heures déjà. »

FIN D'UNE CARRIÈRE BIEN REMPLIE !

Au lendemain même de son action pour la moins brillante sur la route de Manhay, Barkmann sera blessé lors d'un bombardement d'artillerie. Il ne retrouvera la « Das Reich » qu'au mois de février 1945. En mars, il sera engagé contre les Soviétiques dont il détruira quatre T-34/85 dans la même journée, ce qui portera le total des chars détruits par la 2. SS-Panzer-Division pendant la guerre à plus de trois mille engins ! À la mi-avril, le SS-Panzer-Regiment de la division ne compte plus que neuf Panther en état de se battre, dont celui de notre *Bordführer*. Celui-ci livrera ses derniers combats en Autriche, après que son unité ait été amalgamée avec les restes du régiment de chars de la « Leibstandarte » commandés par « Jochen » Peiper. Fait prisonnier par les Britanniques, Barkmann sera libéré quelques mois après la chute du III. Reich. Rendu à la vie civile, il occupera les fonctions de chef des pompiers dans sa ville natale de Kisdorf dont, ultérieurement, il deviendra le maire. De janvier 1943 à avril 1945, Barkmann aura détruit plus de quatre-vingts chars, cent trente-six engins blindés, quarante-trois canons antichars et des centaines de véhicules légers. De nos jours, l'homme est toujours en vie.

Ce Panther Ausf. G, identique à celui utilisé par Barkmann, n'ira pas plus loin. Détruit lors de la bataille des Ardennes, il sera ferrailé quelques mois plus tard. Ernst Barkmann, quant à lui, sera blessé dès le lendemain de sa course-poursuite en direction de Manhay. Il ne retrouvera sa division qu'en février 1945. Il finira la guerre avec plus de 80 chars ennemis à son actif !

Coll. Y. Kadari

